

## SUR LA MORT DE L'ARCHITECTE LIÉGEOIS JEAN MOUTSCHEN

*Nous publions avec respect le texte du discours de M. Jean Lejeune, Echevin des Travaux et Professeur à l'Université de Liège, qui rend un juste hommage à l'homme et à l'architecte que nous regrettons.*

« Nous mourons tous et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. » Nul n'ignore cette fatalité... Mais qui donc y eût songé, quand, il y a quelques jours à peine, M. Jean Moutschen présentait, avec ses vœux pour l'an nouveau, le bilan des travaux accomplis durant l'année 1964 par les quatre services municipaux dont il assumait la direction : architecture, entretien des bâtiments communaux, autorisations de bâtir, chauffage.

Dans ce bilan, M. Moutschen aurait pu inscrire un fait, qu'il a tu avec cette réserve qui lui était coutumière, un fait qui était cependant exceptionnel : depuis près de trente ans, cette direction très lourde lui incombait.

C'est en effet en janvier 1936 que Jean Moutschen avait été appelé à remplacer, comme architecte de la Ville, M. Warrant, démissionnaire. Né à Jupille le 2 juillet 1907, élève de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, diplômé en 1931 et voué, comme son frère aîné, à l'architecture, il n'avait pas encore trente ans lors de sa nomination. A cet âge où tant d'hommes commencent à peine leur carrière, il obtenait d'emblée un poste de direction, que le Conseil communal unanime devait lui confirmer deux ans plus tard après l'habituelle période d'essai.

A l'époque, cette nomination fit sensation. Et elle le méritait. Elle attestait, en effet, la volonté du collège et du conseil communal de rompre avec le passé immédiat : celui du vieillissement et du dépérissement de la ville. Et sous cette volonté, nous savons bien qu'il y avait un homme, Georges Truffaut, jeune député socialiste, jeune échevin des Travaux de Liège, l'un des animateurs de l'Action wallonne, premier président de l'A.S.B.L. le Grand Liège qui venait d'être constituée et qui ambitionnait d'inaugurer par une exposition grandiose l'ouverture du canal Albert, signe, promesse et symbole de la renaissance liégeoise. C'est pour collaborer à cette tâche que les responsables de la Ville ouvraient les portes de l'avenir à la génération nouvelle, l'établissait, avec Jean Moutschen, dans un poste décisif, au moment même où grandissait la montée des périls. Pour comprendre la signification qu'eut alors la nomination de Jean Moutschen comme architecte de la Ville, il fallait rappeler ce moment grave et bien-être dramatique de l'histoire de Liège.

Et, pour comprendre les difficultés de la mission qui lui était confiée, il faut rappeler aussi que cette génération nouvelle se trouvait dans une situation singulière. Entre elle et celles qui l'avaient précédée, il n'y avait pas seulement ce qui a toujours séparé et parfois opposé les générations dans la succession des temps. Il y avait le gouffre de la première guerre mondiale. Il y avait l'effondrement économique des années 30. Il fallait reconstruire sur l'hécatombe et sur la faillite. Mais avec quels matériaux, quels moyens, quelle pensée, quel avenir ?

Tout était remis en question : les formes de gouvernement, la Société des Nations, l'organisation du travail, les structures sociales, les principes de l'économie, les buts et les fonctions de l'art et de l'architecture. Tout se mêlait, tout bouillonnait chez les jeunes, — étudiants ou rapins, — du moins chez ceux qui vivaient vraiment. Avec ses amis de l'Equerre, des poètes comme Georges Linze et une équipe, exceptionnelle à Liège, de peintres et de graveurs, Jean Moutschen était de ceux-là. Entre sa vingtième et sa trentième année, il avait subi cette crise que connaissent tous les poètes, c'est-à-dire tous les créateurs, où se joue, dans la confrontation des idéaux, des souvenirs et des pressentiments, le destin de leurs dons. Grâce à la direction qui lui était confiée, l'architecte pouvait enfin se révéler et s'affirmer chez Jean Moutschen.

Mais, ici, commençaient d'autres difficultés. Dans l'art, l'idée de progrès et le harcèlement du « fonctionnel » s'étaient substitués au respect des « modèles ». L'architecture prenait place à côté de l'industrie utilitaire, et les modifications des techniques créaient des moyens inédits d'exprimer la sensibilité. Jean Moutschen eut à la fois la gloire et le péril de compter, à Liège, parmi les promoteurs de l'art de notre temps, avant même que ce temps ne vînt, car il n'a vraiment triomphé qu'après 1945. Edifiés à la veille de la seconde guerre mondiale, le « Grand Palais », comme on disait alors, et le « Lycée Léonie de Waha » en restent le témoignage. Témoignage incomplet d'ailleurs ? car, à la même époque, Jean Moutschen participait aux premières expositions d'urbanisme qu'organisait audacieusement l'Equerre, en même temps qu'il rendait aisées les relations entre la Ville et la Saison Internationale de l'Eau, c'est-à-dire l'exposition liégeoise de 1939.

Certes, nous savons bien que, dans le monde issu de la dernière guerre, l'œuvre du jour dévore vite celle de la veille. Jean Moutschen ne l'ignorait pas. Sous ses yeux et sous les yeux de l'équipe qu'il avait recrutée, les expériences se multipliaient. Sur les planches à dessin et dans les bureaux, se multipliaient aussi les projets, les études, les dossiers qu'exigeait un immense programme de constructions scolaires et que compliquaient des procédures de plus en plus lourdes et de plus en plus lentes. Malgré les obstacles accumulés comme à plaisir, les constructions prenaient cependant forme dans tous les quartiers de la ville : écoles primaires, écoles ménagères et techniques, école de Hazinelle, Institut polytechnique du quai Gloesener, entrepôt des douanes, gare routière modernisée, etc. Qu'on me pardonne d'interrompre cette énumération : rappeler tout ce qui fut entrepris sous l'égide de celui qui, en 1951, avait reçu le titre nouveau d'architecte-directeur, ce serait écrire, dans sa partie la plus utile, l'histoire de l'administration urbaine durant cette dernière vingtaine d'années.

L'âge venant, Jean Moutschen avait acquis une expérience qu'il transmettait à des plus jeunes, sans rien perdre lui-même de sa jeunesse. Car, il restait en lui, en dépit des désillusions qu'engendre quasi fatalement la vie administrative, bien des traits du jeune artiste qui, vers 1925, découvrait le monde et bousculait, sans méchanceté d'ailleurs, les conformismes. Il aimait à conter de bonnes histoires et ne refusait ni un bon plat ni un bon verre. Cet homme, qui avait le cœur généreux, — sa vie familiale notamment l'atteste, — et qui, sous un masque moqueur, conservait des réserves secrètes de sensibilité et même de timidité, était incapable de longues prudences. Celles-ci, il les gardait sans doute pour l'avenir, pour les années de vieillesse.

Cette vieillesse, Jean Moutschen ne la connaîtra pas. Il est passé, en quelques instants, de la vie à la mort. Mais son don de vie est à jamais inscrit dans l'œuvre qu'il a construite ou qu'il a animée, et qui est partout présente à travers la ville.

C'est cette pensée que j'offre comme un ultime et juste hommage à celui qui restera toujours le premier architecte-directeur de la Ville de Liège, et comme une brassée de fleurs à ceux qui le pleurent : sa femme qui l'a aidé à supporter le poids de la vie, sa fille adoptive, son frère aîné et son premier guide, notre cher et vieil ami Joseph Moutschen, — à tous ceux aussi qui, dans les services qu'il dirigeait, étaient à la fois ses subordonnés et ses amis.

Qu'ils veuillent bien accepter, avec les sentiments de reconnaissance et de respect du Collège des Bourgmestre et Echevins et du Conseil communal de la Ville de Liège, les condoléances émues de celui qui les représente, et qui s'incline profondément sur la beauté d'une vie généreuse et sur le mystère de la mort.

JEAN LEJEUNE  
Echevin des Travaux  
Professeur à l'Université de Liège.

→ Waha ?